JEAN AMROUCHE

CHANTS BERBÈRES de Kabylie

CHARLOT

Ouvrage numérisé par
l'équipe de

ayamun.com

Juillet 2016

F 300

CHANTS BERBÈRES DE KABYLIE

Du même auteur :

CENDRES, Poèmes (1928-1934)
TUNIS ÉDITIONS DE MIRAGES
1934
(épuisé)

LA PENSÉE DE PATRICE DE LA TOUR DU PIN
Témoignage collectif avec
ARMAND GUIBERT, ANNA DENIS-DAGIEU
et CAMILLE BÉGUÉ
(épuisé)

ÉTOILE SECRÈTE, Poème
Les Cahiers de Barbarie, Tunis 1936
(épuisé)

A paraître :

LE CANTIQUE D'ÈVE, Poème

En préparation :

LA MORT D'AKHLI, Récit

MESURES POUR RIEN, Essais

LE RÉVEIL DE JUGURTHA, Essais et Témoignages.

[illegible]

JEAN AMROUCHE

CHANTS BERBÈRES de Kabylie

[illegible]

"poésie et théâtre"

CHARLOT

DE CETTE NOUVELLE ÉDITION, IL A ÉTÉ TIRÉ SUR VÉLIN DES PAPETERIES DE LANA, VINGT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE LETTRÉS DE A à T ET DEUX CENTS EXEMPLAIRES CHIFFRÉS DE I A 200 .

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays y compris l'U.R.S.S.
Copyright 1947, by Éditions Charlot.

LE TEXTE FRANÇAIS A ÉTÉ ÉTABLI D'APRÈS LES ORIGINAUX BERBÈRES TIRÉS DE LA TRADITION ORALE DU PAYS ZOUAOUA, DES AITH-ABBAS ET DES AITH-AYDEL, PAR MADAME MARGUERITE FADHMA AITH-MANSOUR

UNE PREMIÈRE ÉDITION A TIRAGE LIMITÉ DE CET OUVRAGE A ÉTÉ PUBLIÉE A TUNIS EN 1939 PAR LES SOINS DE MONOMOTAPA.

Aux poètes clairchantants, hommes et femmes de Kabylie, afin que, si leurs noms sont tombés dans l'oubli, leurs œuvres restent dans la mémoire de quelques hommes.

INTRODUCTION

EN donnant ces chants berbères au public j'ai le sentiment de livrer un trésor privé, de me dessaisir d'un bien de famille. Mais il n'est pas de meilleure manière de préserver de la destruction une richesse. Aussi loin que j'essaie de remonter le cours de ma vie, le moindre événement qui affleure

à ma mémoire est accompagné du bercement des chants de mon pays. Il n'est pas un froissement du cœur, pas une image sur le ciel intérieur à quoi l'inflexion d'une mélodie, un temps de rythme, un tressaut de leur chair verbale, ne réponde en les soutenant. Ces chants s'accordent, en vertu d'une sorte de connaturalité aux flux et aux reflux de ma vie intérieure. C'est le propre de tout chant profond. Si je tente, dans cette présentation, de décrire leur charme, je sais bien que je n'atteindrai pas le foyer de leur rayonnement, la source où naissent les larmes qu'ils font verser.

Je me demande, avec inquiétude, si ces chants, pour la plupart oubliés dans le pays même où ils ont fleuri, portés dans une langue étrangère, ne paraîtront pas dépouillés de leur poésie. La civilisation a trop souvent pour effet d'éloigner l'homme de lui-même, de dissiper un certain climat mental et affectif, celui de l'homme qui demeure proche de la terre, et qui éprouve, avec la force d'une évidence première, le sentiment que lui-même

et sa vie ne sont pas détachés de la vie cosmique.

L'homme dont la vie n'est pas séparée de la vie de la Mère est naturellement poète, et l'enfance en lui se perpétue à travers les mues successives de l'organisme et de l'esprit. Certains, par vocation, *sont condamnés à « jouer à l'homme », tandis qu'ils ne sont pas sortis de l'enfance. Ils sont peu nombreux, et, dans tous les continents, sous toutes les latitudes, malgré les différences de race, de langue, de religion et de développement mental, ils se savent frères et créés pour se comprendre. Ce n'est pas pour eux que j'écris : ils n'ont que faire de mes paroles. J'écris pour les autres, pour ceux qui ne sont plus des enfants. Ceux-ci ont perdu le sentiment de leur fraternité avec toutes les choses créées, et le pouvoir de communier directement avec la nature ; ils ont perdu la virginité de l'âme, le don de saluer dans chaque minute une imprévisible et parfaite création. J'aime à croire, pour l'amour des hommes, que leur enfance n'est qu'endormie,*

L'ESPRIT d'enfance où la sagesse des peuples atteint sa plus profonde et plus limpide lumière est comme l'âme de ces chants. Les hommes et les femmes qui les ont chantés n'étaient pas des métaphysiciens, et ils ne comprendraient pas les développements où leurs compositions orales peuvent nous entraîner. Ils chantaient. Et il n'est pas nécessaire que le chanteur sache ce qui chante par sa voix. La grande œuvre, grande non pas par ses dimensions, mais par son caractère à la fois fermé et ouvert, est toujours transcendante à ce qui l'a inspirée. Elle est fermée dans sa forme qu'on ne saurait

modifier sans la détruire, mais ouverte en ce sens qu'elle est toujours susceptible d'être interprétée autrement, sans que les nouvelles interprétations soient étrangères à sa nature. Ces poètes qui ne savaient ni lire ni écrire, pour la plupart inconnus, ont chanté à l'unisson du monde; ils ont chanté leur présent, et ils ne savaient pas qu'ils chantaient en même temps un passé et un avenir étrangers. Les germes que tout poème véritable abrite dans l'ombre de son mystère rayonnant lèvent lentement. Et le poème renaît perpétuellement de lui-même.

Ces hommes et ces femmes avaient l'esprit d'enfance parce qu'ils étaient simples, d'une simplicité pareille à celle des plantes et des bêtes. Et ils ont chanté les mouvements élémentaires de leur être, qui sont les mouvements élémentaires de toutes les âmes humaines lorsque l'homme revient à la simplicité originelle. Ils chantaient sous l'empire de la nécessité, non pour charmer un auditoire ou pour être loués par des critiques. Et c'est ainsi qu'ils ont pu créer des œuvres admira-

bles. Ceux qui composent leurs ouvrages avec artifice ne sont jamais plus faux que lorsqu'ils recherchent l'expression directe du naturel. Je ne prétends pas amoindrir la part de la technique. Il est bien entendu qu'il n'est pas d'œuvre en intention, que l'œuvre est avant tout forme ; mais la forme d'une œuvre naît avec elle, elle suit le progrès naturel de sa croissance. On peut dire que la vraie beauté, on ne la cherche pas pour elle-même : elle est accordée par surcroît.

Nos poètes l'ont rencontrée. Attentifs à combler une absence douloureuse, ou soucieux de partager leur joie en la multipliant, ils ont su ne dire que l'essentiel. Aucun d'entre eux n'ambitionnait de faire œuvre personnelle, et de se distinguer du commun. Ils ne s'interrogent pas sur leurs propres sentiments, ils ne songent pas à se mirer dans leur ouvrage. Leur art naïf accommode une matière humaine déjà toute élaborée, toute distillée, si j'ose dire, par leur âme. La qualité la plus marquante de leurs compositions est la richesse dans le dépouillement. Pour traduire une

idée ou un sentiment, ou plus exactement ce complexe de sentiment et de pensée qui les anime, ils ne font pas appel au foisonnement des formes, mais à une brève suite d'images et de symboles. Aucun lien formel entre ces images, aucun terme de comparaison. Sans doute la langue elle-même ne mettait-elle pas à leur disposition un appareil grammatical très développé. Le Kabyle n'est pas une langue faite pour des intellectuels. Mais elle est un instrument poétique de premier ordre. Le Kabyle exprime naturellement sa pensée par images, d'une manière allusive. L'image et ce qu'elle signifie sont étroitement associés dans son esprit. C'est pourquoi ces poèmes sont purs de littérature, de rhétorique. Tout y est incarné dans l'image ou le symbole. Le mythe est tout naturel à ces hommes simples et vrais.

Tandis qu'en France, pour maintenir vivante la poésie, il a fallu peu à peu briser mille chaînes, le plus simplement du monde, nos poètes ont usé en toute liberté d'un instrument souple et expressif. Ils n'ont pas eu

à se forger un langage nouveau. Ils se sont servi de la langue de tous les jours. On ne distingue aucune différence entre la parole poétique et la parole monnaie d'échanges quotidiens. Mais la circonstance charge les mots éculés d'une vie et d'une dignité nouvelles ; et telle formule prosaïque naturellement s'élève au mode liturgique.

D'ailleurs leurs thèmes de prédilection excluent toute recherche d'acrobatie verbale. Ce sont des thèmes d'un lyrisme grave, et les plus profondément humains : l'exil, la mort, Dieu, la tendresse maternelle, la peine des hommes que la résignation et l'effort transfigurent en un cérémonial de fête.

La part la plus profonde de leur vie intérieure est tout occupée par ces grands sentiments. Peu de paysans, plus que le paysan kabyle sont attachés à la terre maternelle. La pensée la plus douloureuse est pour lui la crainte de mourir et d'être enterré en terre étrangère. Condamné par la surpopulation et la pauvreté du sol à l'émigration saisonnière, il n'a jamais quitté les siens,

son village, l'horizon dans lequel il a grandi, sans éprouver un déchirement. Il suffit de dire de quelqu'un : « dh'aghrib », *c'est un exilé, pour indiquer que son âme est profondément blessée. Les lointains pays n'exerçaient autrefois aucune attirance sur les gens de chez nous. La proximité de la maison natale et de la dernière demeure leur était nécessaire. Hors de chez eux, ces hommes rudes avaient perpétuellement froid au cœur.*

Etroitement unie à l'image de la terre natale, la figure de sa mère hante l'émigré. Doit-on voir ici une survivance du matriarcat qui est encore si répandu chez les Berbères Touareg? Je ne sais, et ne faisant pas œuvre d'érudit, je me contente de constater que l'amour du fils pour sa mère prime l'amour qu'il porte à son père. Chargé d'ans et d'enfants, le Kabyle reste un fils, et plus particulièrement le fils de sa mère. De même que les liens qui le rattachent au sol, le cordon ombilical n'est jamais entièrement tranché pour lui. La mère et la terre sont à ses yeux le bien le plus précieux.

Il est leur enfant, et ne saurait sortir du cercle de leur tendresse sans dépérir. Peut-être ce sentiment prend-il une intensité si grande du fait que les enfants d'une même famille naissent de différents lits? La mère souffre par les autres épouses et par la tyrannie de la belle-mère, bref elle vit dans une atmosphère de contrainte, d'hostilité et de jalousie. L'enfant ne jouit d'une affection sans partage que dans son ombre. Quoi qu'il en soit, il est sûr qu'il ne perd presque jamais le sentiment de son étroite dépendance à l'égard de sa terre et de sa mère. Le Kabyle n'est presque jamais un être autonome; il n'atteint pas la maturité de l'homme. Mais sans doute pour donner toute leur résonance à ces thèmes, faut-il aller plus loin que cette explication. La grande douleur de l'homme est d'être — et d'être séparé. Nous portons en nous avec la joie d'être vivants, de nous sentir animalement existants, l'amer regret du non-être. La mère qui nous a nourris de sa chair, la terre maternelle qui nous recevra, sont les corps qui nous rattachent au non-être,

ou si l'on veut, à l'origine ineffable, au Tout dont nous nous sentons cruellement séparés. Ainsi l'exil et l'absence ne sont que les manifestations dans le temps d'un exil qui les transcende, d'un exil métaphysique. Par delà le pays natal, par delà la mère terrestre, il faut percevoir l'ombre faiblement rayonnante du Paradis perdu, et l'Unité originelle.

Il est bien certain que les paysans ou les colporteurs kabyles n'ont pas un instant songé, tandis que la nostalgie du Pays leur dictait ces poëmes déchirants, qu'ils chantaient la grande douleur de l'homme chassé du Paradis. Pourtant, en même temps que leur douleur, c'est bien celle-là qu'ils ont chantée — et c'est pourquoi leurs chants apportent à qui les accueille un si grand bouleversement.

Quoi qu'il fasse l'homme est exilé. L'un des privilèges du poète est de sentir la douleur de l'exil plus intensément que tout autre. Parfois il se révolte, et dans un sursaut, il entreprend la construction d'un autre monde que celui où il vit. Ceux dont

*je parle n'ont pas eu cette ambition. Ils étaient trop profondément humbles pour s'insurger contre le destin. Ils ne sont pas des poètes luciférien*s *à la manière de ceux qui se sont épuisés à* changer la vie. *S'ils ont senti que ce monde n'est qu'une apparence, ils ne l'ont pas méprisé; et ils n'ont pas cherché à lui substituer un paradis de syllabes enchantées. Ils ont été assez sages pour se soumettre à la Nécessité. Leur tranquille résignation à ce qui est, à la condition humaine, est le secret de leur calme devant la mort. Qui n'a vu un enterrement kabyle ne peut mesurer la grandeur de cette sagesse. Ils ne tremblent pas devant la mort par défaut d'imagination, mais il semble qu'ils soient si familiarisés avec elle qu'ils aient pris mesure du gouffre et le contemplent sans angoisse. On pensera que la pratique de l'Islamisme leur a dicté cette soumission à la fatalité. La mort est dans l'ordre des choses voulues par le Destin. Mais je ne crois pas que ce soit la seule explication. Le Kabyle*

n'est pas un oriental. L'Islam ne lui a pas donné le sens du destin. Ce sentiment préexistait en lui. La religion l'a renforcé en l'éclairant de cette notion commune à toutes les grandes religions que la mort n'est qu'un passage.

Sentiment d'un perpétuel exil, attachement à la mère, contemplation de la mort, ces données premières du comportement intérieur s'achèvent dans le sentiment de la présence divine. Dans presque tous les textes on trouvera en conclusion un appel sans éloquence au Maître, au Créateur. La poésie, célébration de ce qui est — même lorsqu'elle se veut blasphématoire — est religieuse dans son essence, et particulièrement celle-ci. Dieu est proche. Il est dans les choses qui ne durent que par Lui. Sa présence auguste donne aux objets les plus simples une dignité sacrée, car ils sont la manifestation visible du vouloir divin. Nos poètes l'éprouvent d'instinct, sans avoir recours au moindre soupçon de théologie. Leur prière est toujours la plus humble : une

prière de demande. Dieu est le Père, en même temps que la Maître : il est naturel que son enfant en appelle à Lui dans le besoin.

Si les plus beaux de ces chants sont graves et empreints d'une mélancolie poignante, beaucoup s'éclairent d'une gaîté légère et malicieuse. Les âmes les plus limpides sont aussi les plus libres de jouer. L'angoisse de vivre fait place à des jeux pleins de fraîcheur et de naïveté, comparables aux jeux des enfants et des jeunes animaux. Rondes, danses ordonnées en petites comédies, satires non dépourvues de cruauté. On peut s'étonner de cette cruauté, si l'on oublie qu'il est une cruauté très pure, celle du regard lucide. C'est une cruauté d'une telle sorte qui fait tout le prix de La Fontaine. On peut aussi penser aux fabliaux, mais à des fabliaux purs de toute grivoiserie. Le regard du poète creuse très avant dans l'homme. Il ne s'illusionne pas sur lui, mais le mesure à sa valeur exacte, dénonce spirituellement ses travers et ses vices. Cette connaissance de l'homme ne va

pas sans une certaine amertume, encore que cette amertume soit à peine indiquée, dans un sourire. Les hommes se plaignent des femmes, qui le leur rendent avec usure. Les vieillards ne sont pas épargnés, malgré le respect religieux dont ils sont entourés. Mais le regard est si clair que le climat d'innocence *où ces chants nous introduisent n'est peut-être jamais plus sensible que dans les airs comiques. La même fraîcheur, le même accent authentique nous frappent dans les poèmes d'amour. Une exquise pudeur aussi. Tout est exprimé avec une force digne de Ronsard, dans la grâce aussi bien que dans la profondeur. Tout un drame, tout un paysage humain bouleversé de passion et de désespoir, éclairé par le sombre soleil du Destin, tiennent dans trois tercets, ou trois distiques.*

ESPRIT D'ENFANCE ET POESIE

L'ESPRIT d'enfance n'est pas l'infantilisme de la pensée ou de la sensibilité. Tout au contraire, on ne saurait le séparer de la vertu de lucidité virile. Il est le caractère fondamental d'un type supérieur d'humanité, de la forme achevée de l'homme digne de ce nom. Ainsi le Saint et le Héros. Il n'est pas un résidu mémorial, mais un mode d'être qu'il importe de conquérir, vers lequel il faut tendre par un effort véritablement héroïque.

Le premier don de l'homme-enfant est le sens aigu de l'essentiel. La vie ne passe pas hors de lui, il ne l'appréhende pas du dehors, et, pour ainsi parler, par son écorce. La vie, et même celle que l'on qualifie d'extérieure, il l'éprouve comme un courant spirituel et charnel qui passe en lui. Il ne compte pas les jours et les heures comme une horloge, mais il se sent le facteur d'une durée intérieure. Et cette durée intérieure où il puise le sentiment de sa propre personne, dans laquelle il goûte la saveur de sa propre vie, s'il ne peut pas plus la remonter que l'immobiliser, il sait qu'elle est orientée, *et qu'il y va de son salut si elle est tant soit peu déviée de son orient. Et ce flux intérieur est étroitement associé à toutes les autres durées. Ce qu'on peut appeler la durée de l'Univers ne serait autre chose que la résultante de toutes les durées particulières. Le chant du monde, pour emprunter à Jean Giono l'admirable titre d'un de ses livres, c'est le chœur de ces innombrables durées associées. L'homme-enfant ne perd*

pas la conscience de sa participation au chœur. Participation passive dans la mesure où il reçoit la motion de tout ce qui retentit en lui, participation active dans le mesure où il répond à cette motion par la volonté effective d'accomplir sa vocation, de devenir lui-même en se dépouillant de tout ce qui pourrait entraver sa progression vers l'orient de sa propre durée. Ainsi s'opère la fusion de la vie extérieure et de la vie intérieure, l'homme intériorisant la vie extérieure, et extériorisant la vie intérieure. Baudelaire, notre témoin, et notre intercesseur, l'a noté d'un trait de feu : « De la concentration et de la vaporisation du moi : tout est là ». C'est cette position de l'homme dans le cosmos et en face de lui-même que l'on peut appeler la présence à soi-même et au monde. *Celui qui est présent de cette manière, celui-là se sent le frère des pierres, des plantes, des animaux et des étoiles; le frère des hommes, mais d'une fraternité qui n'est pas le sentiment diffus que répercute en lui une formule abstraite.*

Et la présence au monde se manifeste par un extraordinaire détachement de tout ce qui ne se lie pas à l'essence de la vie, et principalement de tous les faux problèmes, de ceux qui n'impliquent pas un engagement dans l'éternel, de ceux dont la solution n'oriente pas l'homme dans le sens de sa destinée. Ce détachement peut aller très loin, jusqu'à l'inintelligence de toutes les questions qui sèment l'angoisse dans nos jours et dans nos nuits.

L'esprit d'enfance s'épanouit tout naturellement en poésie. Détaché de l'artificiel, de tout le casuel de la vie que nous forgeons, attentif à ce flux intérieur qui chante en lui, l'homme-enfant est merveilleusement libre. Il sait où il est, et il sait aussi qu'il va où il doit aller, qu'il peut y aller tout en ne voyant pas de ses yeux son point d'arrivée ; il sent qu'il est à sa place, et qu'il remplit la fonction pour laquelle il a été créé. Quand même il n'aurait pas la vision de l'Orchestre entier, il sent, ou du moins, quelqu'un en lui, celui qu'il doit devenir, sent

que l'orchestre existe, et que l'orchestre a besoin de lui. Il chante, parce qu'il est créé pour le chant; et s'il doit quelquefois se taire et se consacrer à une autre activité, il sait que tout ce qu'il fera s'accomplira le moment venu dans un autre chant qui émergera lentement de la nuit. Il connaît la Paix. Il baigne en elle quoi qu'il arrive, et elle transfigure toutes les douleurs. Il chante un chant solitaire, et il sait qu'il n'est pas seul, car son chant se nourrit de tous les autres. Engagé dans tous les drames, depuis le plus petit, jusqu'à celui, inimaginable, que joue l'Univers, il est au-dessus de tous les drames. Il est libre, parce qu'il est accordé au Tout; il est libre, il chante, et il joue, parce qu'ayant mis le cap sur l'unique chose qui est nécessaire, il est dans le vestibule du Paradis.

Il sait bien qu'il ne s'arrêtera jamais, qu'il ne s'arrêtera pas avant le dernier passage. Car la fin de la lente conquête de soi sur soi, le parachèvement de l'œuvre qui consiste à devenir semblable aux Enfants, il n'en est pas juge. Libre, si on le compare

aux foules d'esclaves qui peuplent le monde, il sait que sa liberté n'est pas la Liberté absolue. Mais il peut légitimement espérer cette liberté. Il a dit oui à la Création, il a pris part aux jeux divins du Cosmos. En lui les temps s'accomplissent. La durée n'existe pas indépendamment de lui, tout au contraire c'est en lui qu'elle se crée. La vendange achevée, il sortira du temps, pour entrer dans la contemplation du visage de Dieu. Alors, participant à la vie divine il connaîtra la vraie liberté, la liberté des Enfants de Dieu.

LES ŒUVRES

L'EXTRÊME pureté de l'inspiration et de la forme pourrait faire croîre que ces poèmes sont des compositions très ornées, des ouvrages d'orfèvrerie verbale à la manière des sonnets de Hérédia. Il n'en est rien, car, si ces textes ont toutes les qualités des sonnets, ils n'en ont pas le défaut capital : l'artifice. Ils ont comme eux le mérite d'enfermer une grande richesse dans des formes sévères; le discours y est comprimé, voire supprimé; les vers y atteignent souvent à la densité de la pointe finale, celle qui, résumant tout en une image prestigieuse, ouvre d'immenses perspectives. Mais ils ne sont pas des

fleurs de serre. On ne les a pas forcés. Leur perfection n'est pas un effet du travail, de l'effort humain accumulé sur les points de résistance de la matière, elle est de cet ordre supérieur où le travail se fait oublier, du même ordre de perfection que la fleur ou le chant des sources.

La poésie kabyle est un don héréditaire. De père en fils, de mère en fille, le don de création se transmet. Le poète est celui qui a le don d'ASEFROU, c'est-à-dire de rendre clair, intelligible, ce qui ne l'est pas. Il voit au fond des âmes obscures, élucide ce qui les angoisse, et le leur restitue dans la forme parfaite du poème. Hugo ne concevait pas la poésie autrement. Et de nos jours le grand Claudel. Mais ces clairvoyants et ces clairchantants ne sont ni des mages ni des prophètes. Ils vont aux champs comme les autres ou vendent leur pacotille dans les villes. Ils ne font pas métier de chanter. Ils restent dans le corps du peuple, partant ils plongent dans son âme. De là un autre mérite : les œuvres, achevées comme des pierres tail-

lées restent prises dans la vie la plus quotidienne. On peut dire qu'elles ne font rien d'autre que l'exprimer, la commenter, la rendre claire. Tous les gestes de la vie, toutes les cérémonies, sont soutenus par le chant. La femme qui berce son enfant, en pensant à ceux qui travaillent au loin, chante; celle qui, à longueur de journée tourne la meule, file ou tisse la laine, chante; — dans les cafés, aux champs, parfois même sur le pas des portes où ils offrent des onguents et des parfums qu'ils tirent d'un sac en peau de chèvre, les hommes chantent ; — les pèlerins sur les chemins, les cortèges funèbres, font entendre au loin leurs psalmodies déchirantes. Les naissances, les mariages, les événements de la vie champêtre et pastorale, sont célébrés par des chansons et par des danses. De colline en colline les bergers se répondent, et quand avec le crépuscule le mystère et le sentiment tremblant du sacré tombent lentement du ciel, les mélodies nostalgiques coulent le long des pentes vers les vallées obscures. Certains, les justes de voix, *donnent le ton, créent pour*

tous les autres, et quand leur chant s'élève, un grand recueillement s'établit. Mais il n'y a point de spectacles organisés. Ceux qui vont de village en village, mi-troubadours, mi-mendiants, et qu'on appelle Imeddahen, *se contentent d'un salaire en nature : un quartier de galette ou une écuelle de couscous. Parfois ils font métier de* jongleurs. *On a recours à leurs offices pour solenniser les fêtes de famille : mariage, naissance, circoncision. Ils portent le beau nom de* Iferrahen *: ceux qui réjouissent, les donneurs de joie. Ils reçoivent leur salaire en argent. Aussi peut-on dire que nos chants se sont contentés d'*être *au lieu de chercher à* paraître, *et que, à cause de cela aussi ils sont profondément racinés dans l'humain.*

Sans aucun doute ils sont une réussite exceptionnelle. L'œuvre d'art n'exprime la nature profonde des choses et de la vie quotidiennes qu'en se détachant d'elles. Ici au contraire l'œuvre adhère immédiatement au réel. La transposition n'est pas le fruit d'un travail extérieur à la matière ; elle n'est pas

une transposition formelle, mais naturelle, intérieure. Du même coup la vieille opposition entre l'utile et le beau disparaît; et nos chants sont en même temps des œuvres d'art et d'utiles instruments. En eux s'accomplit la fusion de la nature et de l'art.

L'ordre de perfection que j'essaie de décrire provoquera plus d'étonnement encore, si l'on songe que ces compositions ne sont pas des poèmes au sens actuel du mot. Comme toutes les œuvres lyriques primitives elles ne sont pas composées en vue de la récitation, mais en vue d'être chantées. Il est difficile de les dissocier des mélodies sur lesquelles elles sont moulées. Le chanteur, suivant son humeur et la tonalité générale du poème choisit telle ou telle mélodie. Mais la mélodie préexiste au poème. C'est sur elle que le texte s'ordonne. Musique et poème sont étroitement fondus l'un dans l'autre. Le chanteur vocalise librement; pour prolonger l'émotion il peut ajouter refrains et vocalises supplémentaires, à la condition d'être maître d'un style vocal qu'aucune règle ne définit, mais qui, pour

être instinctif, n'en est pas moins rigoureux. Il doit savoir conformer sa fantaisie non pas à des canons, mais à une exigence du cœur, de l'oreille et de l'esprit, à la nécessité d'être juste de ton.

Je ne suis pas musicien et ne saurais parler congrûment de ces mélodies. Je signalerai simplement leur merveilleuse pureté de ligne, leur souplesse et l'équilibre des proportions, leur puissance d'évocation et, pour tout dire, en prenant le mot dans toute sa force : leur charme. Je ne connais guère que le plain-chant, quelques phrases de Mozart, les lieder de Schubert et certaines mélodies populaires russes qui touchent la sensibilité avec autant de force et de profondeur. On peut aussi, paraît-il, retrouver dans leur structure et leur tonalité certains modes grecs de l'antiquité. Il est vrai que pour qui connaît et la Grèce et la Kabylie la ressemblance entre les paysages et certains caractères des hommes dans les deux pays est frappante. Mais hélas! si la transcription des textes, voire leur traduction, sont possibles, il ne semble pas que la musique

puisse être transcrite. Le disque seul pourrait la sauver de la mort...

La nécessité de chanter les paroles endigue l'inspiration du poète, l'oriente vers une forme musicale. La poésie orale doit être coulée dans des formes fixes. Mais que d'œuvres différentes on peut créer en les adoptant! Elles soumettent le poète à la rigueur, confèrent à son texte une valeur plastique, un équilibre, une harmonie de proportions, enfin une densité exceptionnelles. L'inspiration, au lieu de se répandre, se concentre et l'on peut charger la parole d'un maximum de signification. L'œuvre ainsi composée, unit deux vertus qui sembleraient devoir s'exclure : la spontanéité de l'inspiration, le souffle vivant et le ton de ce qui est oral, — à la solidité de ce qui est construit avec rigueur. Il faut tout dire en très peu de mots, en très peu de vers, en se pliant à la loi nécessaire de la rime ou de l'assonance, puisque le retour des mêmes sons est le point d'appui de la mémoire. Le rôle des mots est à la fois diminué et renforcé.

Le discours est réduit à presque rien : tout ce qui n'est pas expressif et nécessaire disparaît; mais, chaque parole prend un relief extraordinaire.

Avant Verlaine, et sans le connaître, nos poètes ont tordu son cou à l'éloquence. La fonction du silence où baignent les paroles, où leur écho se prolonge, devient capitale. On peut penser au père des Romances sans paroles, *à Rimbaud et, de nos jours, à Giuseppe Ungaretti à propos de la valeur positive du silence en poésie. Il est au même titre que la parole un moyen d'expression, de même que certains peintres se servent du noir comme d'une couleur. Le poème se présente alors, non comme un discours suivi, non comme un développement logique; mais comme une succession d'images qui peuvent paraître isolées et décousues, tandis qu'au contraire elles sont étroitement liées entre elles par les silences. La composition et le principe unificateur de l'œuvre au lieu d'être extérieurs, sont à l'intérieur du poème, dont chaque partie est pareille à une constellation de syllabes sur le silence nocturne.*

LA VOIX QUI CHANTE

à mes frères.

TOUTE poésie est avant tout une voix. Et celle-ci plus particulièrement. Elle est un appel qui retentit longuement dans la nuit, et qui entraîne peu à peu l'esprit vers une source cachée, en ce point du désert de l'âme où, ayant tout perdu, du même coup on a tout retrouvé. Poésie intérieure, qui tend au silence, mais silence peuplé de mille voix sans timbre, les voix des devenirs qui s'achèvent dans l'être vivant que nous sommes, en l'instant précis où nous nous éprouvons comme un être unique et prédestiné dans la chaîne des êtres. Mais avant que j'eusse distingué dans ces chants la voix d'un

peuple d'ombres et de vivants, la voix d'une terre et d'un ciel, ils étaient pour moi le mode d'expression singulier, la langue personnelle de ma mère.

Je ne saurai pas dire le pouvoir d'ébranlement de sa voix, sa vertu d'incantation. Elle n'en a pas elle-même conscience, et ces chants ne sont pas pour elle des œuvres d'art, mais des instruments spirituels dont elle fait usage, comme d'un métier à tisser la laine, d'un mortier, d'un moulin à blé ou d'un berceau. C'est une voix blanche et presque sans timbre, infiniment fragile et proche de la brisure. Elle est un peu chevrotante, et, chaque jour plus inclinée vers le silence, son tremblement s'accentue avec les années. Jamais rien n'éclate, pas le moindre accent, pas le moindre effort vers l'expression extérieure. En elle tout est amorti et intériorisé. Elle chante à peine pour elle-même; elle chante surtout pour endormir et raviver perpétuellement une douleur d'autant plus douce qu'elle est sans remède, intimement unie au rythme des gorgées de mort qu'elle

aspire. C'est la voix de ma mère, me direz-vous et il est naturel que j'en sois obsédé et qu'elle eveille en moi les échos assoupis de mon enfance, ou les interminables semaines durant lesquelles nous nous heurtions quotidiennement à l'absence, à l'exil, ou à la mort. C'est vrai. Mais il y a autre chose : sur les longues portées sans couleur de cette voix flotte une nostalgie infiniment lointaine, une lumière nocturne d'au-delà, qui imposent le sentiment d'une présence insaisissable et toute proche, la présence d'un pays intérieur dont la beauté ne se révèle que dans la mesure même où l'on sait qu'on l'a perdu. Une voix sans beauté, une voix qui pour ainsi dire n'a pas de réalité, pas de consistance par elle-même, une voix qui n'a pas de volume sonore, et pareille à une eau invisible, une voix qui est un ruisseau d'âme. D'autres voix que celle de ma mère, plus chaudes, plus souples et plus pures, après avoir vaincu l'obstacle difficile à surmonter de la prononciation du Berbère, pourraient chanter nos mélodies; — aucune, comme la sienne

ne saurait s'abolir elle-même au point de devenir presque insonore, et atteindre à ce dépouillement parfait qui lui confère la plus étrange force d'évocation. Sa voix n'est présente que dans la mesure où elle est nécessaire à l'éclosion de la mélodie sur le champ du silence. L'écoutant est directement mis en contact avec la beauté de la musique et la richesse nue des paroles. Le message lui est transmis sans que la voix qui chante et la personne de l'interprète le dénaturent en le réfractant.

Sans doute fut-il un temps que la voix de ma mère était claire et diaprée comme un matin d'avril. Aujourd'hui encore un peu de soleil tremble en elle, infiniment pur et fugace, un reflet d'enfance que rien n'a pu ternir. Je le sens moins dans le timbre que dans une certaine gaucherie, que dans une naïveté véritablement angélique qui n'exclut pas la possession d'une technique, la maîtrise d'un style vocal rigoureusement adapté à la nature du chant. Ce style n'est pas le fruit de l'étude, il n'est pas créé du

dehors, mais il s'est formé d'instinct et par l'intérieur : la vie du chant dans l'âme a créé le mode d'expression.

C'est autour d'un berceau, ou près d'un lit de malade, qu'on peut le mieux éprouver la magie de ces chants. Nul de mes frères, ni moi, n'aurions supporté d'être bercés par une voix étrangère. Ma mère trouvait instantanément la mélodie propre à noyer doucement la douleur, et qui appelait le sommeil et le calme. Le miracle se produisait toujours : le chant apportait avec lui une réponse à l'inquiétude, il agissait comme une sorte de massage musical sur l'âme endolorie. La mère était là, et avec elle la patrie lointaine, celle d'au-delà des âges, quand l'homme se sentait vraîment chez lui sur la terre...

Si j'ai si longuement parlé de ma mère ce n'est pas seulement par l'effet d'une tendresse privée, mais parce que ces chants lui appartiennent. Sans elle ils auraient disparu. Arrachée à son pays natal depuis quarante ans, tous les jours, comme autrefois sa mère de qui elle les tient pour la plupart,

c'est sur les ailes du chant que, dans la solitude, elle lance ses messages aux morts et aux vivants. Elle est d'une famille de clairchantants, et elle parle quelquefois de sa mère et de ses frères que tout le village écoutait en silence lorsque leur chant se répandait par les rues. Elle a recueilli les chants du pays Zouaoua, son pays natal; et aussi les chants des Aïth-Abbas, pays de mon père, auxquels se sont ajoutés quelques chants des Aïth-Aydel où mon arrière-grand-père avait des biens. Elle est le dernier chaînon d'une tradition très pure. En elle tous les courants particuliers de la poésie et du chant kabyles se sont harmonieusement fondus dans un style unique. Et, dût sa modestie s'en effaroucher, il me plaît de penser que ce style s'est élevé avec elle à sa plus haute perfection.

CONCLUSION

JE voudrais maintenant contempler d'un peu loin ces poèmes, me dégager de leur emprise. Une inquiétude soudaine me point. N'aurais-je pas valorisé à l'extrême ces chants ? Dans mon esprit, seules les paroles originales, transfigurées par la musique, les constituent dans leur vérité. Et le public ne pourra juger que de mes traductions. Ce que je dis des chants authentiques, pourra-t-on le penser de mes transcriptions ? Elles sont nées d'une véritable conversion au Berbère. Avant d'entreprendre ce travail je me représentais fort mal les difficultés à vaincre, et la beauté des chants originaux. Mainte-

nant que je les connais mieux, si je vois les imperfections de ce que j'ai fait, je ne vois nullement si la poésie anime ou non mes textes français. S'ils n'ont gardé qu'un lointain reflet de la beauté qu'ils devaient réincarner, qu'on n'accuse que le traducteur, qu'on n'aille pas jusqu'à penser que mon ardeur de néophyte m'a porté à prendre de curieux bibelots de folklore pour des ouvrages parfaits. Si, au contraire, on trouvait quelque mérite à ces chants kabyles naturalisés français, que l'on se détourne de la pensée que j'aie prêté aux originaux une beauté qu'ils n'ont point, en les habillant à la française. Les sots pensent communément que le commentateur ajoute à la beauté du texte, que l'auteur n'a jamais pensé ce qu'on découvre dans son œuvre. Or l'important n'est pas de savoir si l'auteur a songé ou non à telle interprétation, mais de savoir si l'œuvre la contient en germe.

Néanmoins je ne puis espérer que mes lecteurs soient touchés par ces poèmes aussi profondément que moi. Des lambeaux de mon

enfance, des panoramas de rêve, et, si l'on veut aller plus avant, tout un univers intérieur hérité chantent avec eux, au point que certains jours leur puissance de choc sur ma sensibilité est, à la lettre, insupportable. Enfin, la source pure où je les ai puisés ajoute encore à leur prestige l'éclat tremblant d'une voix qui se taira bientôt.

Il fallait transcrire et traduire d'urgence ces chants, non seulement parce que leur survie tient au souffle de ma mère, mais aussi parce que le pays dont ils portent l'âme est frappé à mort. Je sais bien qu'on peut penser que ce qu'il y a d'éternel dans l'esprit d'un peuple se transmet à travers les formes successives de civilisation. Ou du moins, est-il consolant de le croire. Mais toutes les valeurs d'une civilisation, d'un ordre humain, ne résistent pas également. Certains souffles spirituels sont plus fragiles qu'un parfum. Déjà les coutumes de mon pays natal perdent de leur vitalité. Déjà la hiérarchie des valeurs, plus implicite

qu'explicite, que suppose toute civilisation; et nécessaire à l'éclosion d'un art, s'écroule. Le peuple kabyle avait pu garder ses franchises contre tous ceux qui l'avaient soumis. Il résiste mal à la victoire mécanicienne. Ses traditions meurent peu à peu, et avec elles sa poésie. J'ai voulu contribuer à la sauver.

Mais il faudrait sauver la musique. Peut-on espérer que quelque musicien mettra au point un nouveau procédé de notation? Ou peut-être le Musée du Trocadéro se décidera-t-il à faire enregistrer nos mélodies? Je souhaite qu'on entreprenne ce travail tandis qu'il en est temps, tandis qu'un fil de tradition vit encore dans une jeune femme qui, détournée d'abord, comme moi, de la poésie de son pays d'origine, en ayant découvert la beauté, s'est mise à l'école de sa mère pour apprendre à chanter dans le ton juste, et pour perpétuer l'art des Clairchantants inconnus dont elle est l'héritière.

Maxula-Radès
Octobre-Novembre 1938

CHANTS DE L'EXIL

à André Gide.

I

J'ai dit ma peine à qui n'a pas souffert
Et il s'est ri de moi.

J'ai dit ma peine à qui a souffert,
Et il s'est penché vers moi.

Ses larmes ont coulé avant mes larmes.
Il avait le cœur blessé.

2

Mes pleurs coulaient parmi vos rires :
Ma blessure saignait en moi seul.

Ma maison est pour moi une bête féroce,
Et sans repos j'erre par les routes.

Je t'en prie, ô maître des cieux,
Aplanis les chemins sous mes pas.

3

J'AI versé tant de pleurs et vous n'avez
pas pleuré...
J'ai compris : je vous suis étranger.

J'ai plongé dans la mer à la nage :
Le vent du nord s'avançait vers moi,
Le brouillard engloutit les rochers...

O, si vous avez des yeux,
Que vos yeux s'emplissent de larmes!

4

DEPUIS le premier jour de l'année
Nous n'avons eu un seul jour de gaîté ;
Nous voici muets comme des charognards.

O toi, aigle à la tête bleue,
Etends tes ailes dans les nuées,
Et mets le cap sur leur prison.

Salue pour nous les prisonniers :
Leur absence est pire que l'exil,
Mais la patience est l'amie du Seigneur.

5

C'EST mercredi ; le soleil pleut.
La foule inonde le marché :
Les oiseaux de haut-vol en témoignent.

Vaste est la prison qui m'étouffe ;
Punaises, puces me dévorent.
D'où me viendras-tu, délivrance?

Huit témoins m'ont accablé,
Au cœur noirci de fourberie,
Me pourchassant de ville en ville,

Jurant par le nom du Seigneur,
Par devant les autorités :
« Ce jeune homme est un malfaiteur. »

6

Voici venu l'Aïd amoqrane.
On taille dans les pièces neuves :
Blanche toile et cretonnes fleuries.

Qui a quelqu'un a fait grande toilette,
Puis est sorti dans ses beaux atours.
Et dans son cœur s'étend la paix.

Or je n'ai personne, moi ;
Mon regard est un torrent de larmes :
Je sentirais un soulagement,
Si je pouvais pleurer du sang!

7

GÉNIES de l'Occident soyez-lui propices,
Car le jour de son appareillage
Il ne croyait pas à l'exil.

D'or et de diamant est son visage
Où ne se cache nul mensonge,
Et sa taille est pareille au palmier du désert.

Ecrivons sur la feuille blanche ;
Adjurons le train qui l'emporte
De bien prendre soin de mon frère.

8

PAUVRE moi...
Mes genoux vermoulus s'effondrent,
Les canaux de ma vie sont brisés.

Ma bouche est pleine d'une amertume
De laurier-rose et de centaurée.

Je ne sais si j'ai commis quelque crime.
Je t'en prie, ô mon Dieu, sois clément!

9

EBOULEZ-VOUS, montagnes,
Qui des miens m'avez séparé.

Laissez à mes yeux la voie libre,
Vers le pays de mon père bien-aimé,

Je m'acharne en vain à l'ouvrage :
Mon cœur là-bas est prisonnier.

10

Je suis pareil, ma pauvre mère,
Au bœuf qu'on mène à l'abattoir.

On a lié ses pattes en croix,
Son mufle humide cherche en vain
l'herbe.

Anges du Seigneur, prenez pitié :
Réservez au pauvre une part!

II

MA mère, ô ma mère très douce,
Mon esprit est tordu comme un sarment.

Quand je me suis éveillé à moi-même,
La foule était déjà dispersée,
Et j'ai connu ma solitude.

Derrière les montagnes le soleil est tombé,
Vers le passé les ponts sont coupés.

12

O montagne, change-toi en plaine,
Rivière, change-toi en rigole.

Je fais fi du bonheur des villes
Où mes yeux ne voient pas ma mère.

13

O maman, décide pour moi,
Dois-je partir, dois-je rester?

Partir? La mer est démontée!
Rester? Le fleuve m'engloutit.

14

MAMAN, maman bien-aimée,
Ah! qu'a fait mon humeur vagabonde!

Mère, j'étais si naïve :
Chaque homme, je le croyais mon frère...

Mère, ils ont creusé pour moi une fosse,
Où j'ai manqué laisser ma vie.

15

En vain les oiseaux me visitent,
Tu les charges en vain de messages.

Voici deux jours survint ta lettre :
Depuis deux jours mes larmes coulent.

Mère, de l'exil je souffre :
Le Seigneur nous a séparés.

16

Il y a si longtemps que je ne t'ai vu
O mon pays!

J'avais planté une bouture de grenadier :
Si j'avais pu suivre sa croissance,
Mon œil se serait illuminé.

A cause de toi, mère bien-aimée,
Mon cœur, en quatre, s'est brisé.

7

17

PAIX et salut, ô mon pays!
Mes yeux ont parcouru des mondes.

Ma vue est un orage de printemps
Dans le tumulte des neiges fondantes.

Mère, ô mère bien-aimée,
Ah! l'exil est un long calvaire!

CHANTS D'AMOUR

I

VOICI que mon cœur est couvert
d'ulcères :
Pour d'autres blessures il n'y a plus de
place,
Les sources de ma vie sont taries.

Nous nous aimions par dessus tout au
monde ;
Nous étions soudés l'un à l'autre ;
De la trahison nos cœurs fuyaient l'ombre.

Mais tel est le vouloir des Anges!
La malédiction est sur mon front ;
Aurais-je détruit un sanctuaire?

2

On m'appelle le hors-la-loi.

Je vois la fin de mes misères,
Et je grille une cigarette
Au sommet de chaque colline.

Toute nourriture en ma bouche
Du laurier-rose a l'amertume ;
Le vin a goût de lait aigre.

J'ai abandonné mes parents,
De leur vie j'ai perdu souvenance.
Génies tutélaires, accompagnez-moi!

Pour Aïni j'ai perdu la raison :
Détaché de tout, je pardonne tout,
Fors ma pauvreté qui m'aura damné.

3

GÉNIE des montagnes de neige,
Que tes vœux soient tous accomplis!

Porte au bien-aimé ce message :
« A toi salut, mon bien-aimé! »

Dis-moi, serait-il malade?
Aux mains des Chrétiens prisonnier?

Il a laissé sa bien-aimée,
La raison livrée à la nuit,
Marmonnant des mots sans vertèbres.

Le vent de folie hurle en elle...

4

Je cours en vain de rue en rue,
J'ai cherché dans tout le village,
Je n'ai pas entendu sa voix.

J'ai parlé à la vieille, sa mère :
Elle m'a dit : « Elle est chez ses oncles. »

Soyez témoins, hommes venus en foule :
Mon âme a fui avec son âme!

Mon Dieu, Seigneur, Seigneur!
Prends patience, douleur passera.

Les paroles se montrent au dehors,
Le sens demeure au fond du cœur.

5

J'AI entendu mugir la sirène :
Le vaisseau cinglait vers le large.
Je me suis réveillée dans les larmes.
Toute séparation jette l'effroi.

Si l'argent avait pu suffire
J'aurais suivi ton sillage,
Je ne me serais pas séparée de toi,
Car chacun suit celui qu'il aime.

Mais je me bats contre moi-même...
Je n'ai personne à qui me plaindre,
Hormis le Seigneur-Créateur.

6

En vain je cherche un compagnon
Pour porter ma plainte.
Mais, qui tient en ses mains mon destin?

Nous irons vers le Seigneur Dieu,
En sa demeure d'élection :
C'est Lui le Maître de tout droit.

Nous avions échangé nos paroles...
Il a fui, m'abandonnant.
Nulle n'est plus que moi malheureuse.

7

A quel ami conter ma plainte?
Moi, ma raison s'est égarée...
Seigneur, j'implore votre aide.

Mon travail est à l'abandon,
Je poursuis en vain le sommeil :
Son ombre est toujours devant mes yeux.

« Devant Dieu, tu rendras tes comptes.
Tu m'as laissée : me voici folle,
En exil dans mon propre pays. »

8

J'AVAIS planté un arbre pour qu'il croisse.
Le charognard me l'a arraché,
Lui, le plus vil des rapaces.

Fatima alluma nos combats.
Fatima m'a brûlé d'amour.
Ah! mes frères, elle m'a fait boire du fiel...

J'avais plié mon âme à son moindre désir.
Et devant Dieu mon cœur est pur.
Au soir de la vie, nous nous souviendrons.

9

VERS toi je clame jeune faucon
Au corps formé en perfection!
Je suis cernée par des démons.

Ma robe de soie n'est plus que haillons
Traînant dans la boue et le sang,
Mon collier d'ambre roule à terre.

Ils vont t'arracher, ô ma vie tant aimée,
Aujourd'hui, ils l'ont décidé.
Mon Dieu, mon seul ami, pardon!

10

SEIGNEUR, tu es toute bonté!
Daigne de moi avoir pitié :
Nuit et jour le souci me ronge.

De moi éloigne l'absinthe
Qui consume mon héritage
Et qui emporte ma raison.
Je n'ose regarder mon père,
De honte je fuis ses regards.

Mais par-dessus tout j'aime les filles,
— Cela, Seigneur, tu le sais bien —
Ah! qu'il est dur, ô ma beauté,
De rester sage...

II

FAUCON femelle, maîtresse des airs,
Ton visage est beau comme un clair de lune.

Mais si tu songes à quelque traîtrise,
Au grand jour ose te découvrir.

Le tapis sur le métier doit être achevé ;
Le monde tourne ses yeux vers toi :
Craindrais-tu de montrer qui tu es ?

12

O Saïd ou Lâmara
Tu as l'éclat d'un cierge de glace.

Qui te changera en un brin de paille
Flottant sur l'eau d'une source?

Entre le crépuscule et la nuit noire
Je te rendrais ta forme humaine!

13

Qui t'a dit, mon frère, de suivre
Les émigrants dans leur exil?
Ton absence me paraît si longue!
Tu m'as laissée toute seule dans mon lit.

Si j'eusse été vieille et froidie,
Du démon je me serais moquée,
Autour de moi il n'eût pas rôdé!

Mais je sors à peine de l'enfance,
Depuis deux mois admise au jeûne.
Et mes fruits vont déjà mûrissant.

[illegible]

14

Si j'étais sûre de ta protection,
Jeune homme à la noble coiffure,

Je te suivrais du Levant au Couchant,
J'entrerais même au pays des Chrétiens.

Mais j'ai grand peur que tu
m'abandonnes :
La joie des ennemis est plus cruelle que
le malheur.

96

15

Je pleure ; tu pleures!
Nul ne peut quelqu'autre consoler!

Tu es pareille à la soie émeraude
Venue de loin dans des cartons.

Nous sommes destinés l'un à l'autre ;
Nous ne nous sommes pas rencontrés!

16

Je t'en prie, oiseau à l'œil bleu,
Pose-toi sur la fenêtre
De la jeune fille chère à mon cœur.

Près d'elle une lampe brûle,
L'odeur de l'ambre emplit la chambre
Et le lit que ses mains disposent.

Avec elle dormir jusqu'au jour,
Parmi les jeux et les rires,
Et sept jours sans se réveiller!

17

J'AIMERAIS lézard devenir :

Je glisserais sur la muraille,
Comme un poisson.

Et de tout près, ô jeune fille,
Mes yeux suivraient tes mouvements.

Je baiserais ta bouche petite...
Je t'éveillerais si tu sommeilles.

18

Ma bien-aimée au corps très blanc,
Plus éclatant que la neige d'hiver,
Est plus belle que la lune naissante.

Par le Prophète je t'en prie, Seigneur,
Affranchis-moi de la folie :
Mais son visage est le seul remède.

19

Elle cueillait des figues de Barbarie,
Un long roseau dans la main.

J'ouvrais la bouche pour lui dire...
Mais elle éclata de rire,
Celle dont les yeux brillent comme le jais,
Et de qui le long collier d'ambre
Descend jusqu'à la ceinture.

C'est une fille qui s'appelle
Ouardia.

CHANTS SATIRIQUES

Ah! si j'avais pu deviner l'avenir
Sur mon front au chiffre funeste!
Mais sur la voie des aventures
Dès longtemps il fallait m'arrêter.

Dans l'opulence elles m'ont ébloui de
vaines promesses,
Dès qu'elles ont vu ma gêne elles m'ont
abandonné,
Et mon corps s'est usé à suivre leurs
mirages.

Avec un couteau elles ont voulu
m'égorger,
De mon pays elles ont cherché à m'exiler,
Elles ont donné ma tête en holocauste.

2

Avec le faucon je volais de conserve,
J'étais ivre de liberté.

Planant sur les courants du ciel
Sur l'infini des terres j'étendais mes
regards.

Selon mon plaisir je choisissais ma
nourriture,
Au gré de mon humeur changeante.

Mais du jour que j'ai connu la chaîne,
Ma santé s'est altérée,
Je n'ai pu passer une nuit sans souci.

3

Qui donc a semé la haine
Entre belles-mères et brus?

La vieille entonne sa clameur
Comme un bouc dans les ruelles.

« Mon fils, ta femme m'a battue,
En présence de toutes les voisines!
Ah! puisse-t-elle avoir sept filles,
Et les sept filles, rongées de teigne!

J'aimerais mieux que tu m'égorges
Que de demeurer avec celle-là! »

4

En mes noces germait le divorce.
Voici que l'ouragan m'emporte :
Ah! les beaux conseils de ma mère!

Un garçon souple comme un roseau,
— Un jeune arbre aux fruits de douceur —
Aux sourcils fins comme un fil bleu...

Aujourd'hui je marche pieds-nus,
Je suis sans le sou :
J'ai tout donné pour cette horreur!

5

A la légère je me suis mariée,
Ah! quelle ruine, ô ma mère.
Mes amis me disaient : sauve-toi !

Mais moi, dans ma naïveté,
A sa bonté je croyais...
Une charogne sur un fumier!

Deux ans passés dans la souffrance ;
De gémir je suis rassasiée.
Je me venge en chantant mes vers!

6

CELUI qui mesure nos destins m'a trahie.
Il faudrait le traîner en justice,
Car c'est lui qui ne m'a rien donné.

Tous les ans j'ai attendu de lui quelque chose ;
En moi il a tué l'espérance.
Un joueur règne sur ma vie.

Sur un chariot je l'expédierai ;
Je sèmerai le bon grain sur la terre,
En espérant, mon Dieu, quelque récolte.

7

DEPUIS le jour de mon mariage
Le goût de vivre a fui ma bouche.
Deux ans passés, jour après nuit,
L'obsession règne en ma mémoire.

De son cœur je fus souveraine,
D'où sa mère était effacée.
Le jour, la nuit, il me torture :
Dedans mon cœur la douleur brûle.

Soleil, couvre tes rayons, prends le deuil.
Et toi, pauvre cœur, éclate,
Si dans ces fers je dois mourir!

8

MON âme, je t'en prie, connais le repos !
Suis les grains de ton chapelet,
Ta faucille, au loin, jette-la.

En chaque femme un volcan sommeille,
D'où la flamme jaillit d'elle-même.
Elle est racine de perdition.

L'homme qu'elle poursuit est réduit au servage ;
Son destin fatal est la ruine :
Il a vendu sa moisson en herbe.

9

CELUI dont l'esprit serait
Formé de bois dur,
Pourrait l'affiner
Avec une cognée
Des Beni Yenni!

Moi, ma poche trouée
Me couvre de honte.
Un sou que j'y mets
La traverse et tombe.

A tous autrefois
J'étais préféré —
Mendiant devenu,
Les filles me fuient.

10

Si j'écoutais la voix de Dieu
Je laisserais là toutes les femmes.

Où sont les femmes d'autrefois,
Si savantes en belles manières?

Car, pour celles d'aujourd'hui,
Elles m'ont laissé sous la pluie battante.

II

La douleur martelle mon cœur
Qui tressaute ; il veut s'échapper
Vers une fille inentamée.

Ma mère devait la demander,
Ma mère, elle a tout gâché,
Me brisant les genoux d'un coup.

Je lui souhaite une maladie
Qui la fasse hurler de douleur,
Et que la male mort l'emporte.
Moi, avec art, je creuserai sa fosse.

CHANTS DU BERCEAU

pour Marie-Claire.

I

ALLAH! Allah!
O la fenêtre sur la rivière!
Un garçon est sorti,
Son cou est blanc comme laine!

Hélas! mon père, le triste jour
Qu'il s'en est allé vers l'exil!

Allah! Allah!
O la fenêtre sur la mer!
Un garçon est sorti,
Son cou est une colonnette d'ambre!

Hélas! mon père, le triste jour
Qu'il a pris le chemin de Sétif!

Allah! Allah!
O la fenêtre vers la montagne!
Un garçon est sorti,
Son cou est une colonnette de corail!

Hélas! Hélas! le triste jour
Où il a pris la route d'Alger!

2

BIENHEUREUX qui pourrait te suivre,
O lune!
Il prendrait passage sur ton navire,

Il aborderait près du bien-aimé,
Et partagerait son déjeuner.

Bienheureux qui pourrait te suivre,
Etoile!
Il voguerait par le clair de lune,

Il aborderait près du bien-aimé,
Et prendrait avec lui le repas du soir.

3

J'AI connu les jours les plus beaux :
En moi coulait un sang généreux,
Et du ciel pleuvait l'abondance.

Près de moi j'avais mes deux filles,
Aussi belles que filles de France.
Ma joie surpassait toute joie.

Maintenant qu'elles sont mariées,
Je suis seule avec mes chagrins ;
La ruine a mis le comble à ma peine.

4

Mes yeux pleurent des fleuves de
larmes
Sur la montagne aux chênes zens,
Et sur la source des bûcherons.

Salut à ma fille, l'abandonnée ;
Qui me dira ce qu'elle est devenue?
Depuis son départ mes yeux la cherchent.

Je vous dis adieu, ô mes seigneurs,
A vous aussi, monts des Aïth-Irathen :
Dieu tout-puissant est au-dessus de vous.

5

EMPORTÉ par un vent de révolte
Mon enfant fuyait sur les routes.
Les gendarmes l'ont arrêté.

Compagnon du Soleil-Levant, oiseau,
Fends les cieux de ton vol puissant,
Puis, pose-toi sur son épaule.

Pour lui je souhaite un lit de plumes,
Sous sa tête un oreiller de musc ;
Et qu'il s'endorme parmi les parfums.

6

Sois-lui clémente, ô ville aux mille
tours!
Veille bien sur le nouvel arrivé.

Je t'en prie, nourris-le, couvre-le,
Fais en sorte que ses jours soient
heureux!

Comprends-moi : il est encore un petit
enfant
Accoutumé à la tendresse des siens.

7

O machine, va doucement, doucement;
Laisse monter les derniers venus.

Fais une place à mon fils bien-aimé,
Dont les yeux sont noirs comme le jais.

— Tu veilleras sur mes frères absents.
« Ma mère, que la paix soit sur toi! »

8

O machine venue de très loin,
Toi qu'on voit là-bas sur la côte,
Toi qui jettes l'effroi dans les cœurs,
Laisse monter mon fils bien-aimé.

Quant à moi, il me reste mes larmes...

pour Nono.

9

PARMI les grands voiliers du ciel
Je t'ai choisie, aigle femelle.

Fonds sur le lieu où je t'envoie,
Sur Paris, là-bas, en France.

Fais halte au berceau de ses bras ;
De tes yeux fais pleuvoir les larmes
Sur Saâdi... comment va-t-il ?

pour Charlotte.

10

J'AI usé ma vie dans les transes,
Je me suis consumée d'amour
Pour mes enfants, nés de ma chair.

Dès qu'ils eurent poussé leurs ailes,
Ils ont pris leur essor vers le large,
Et m'ont laissée...

II

OISEAU-ENFANT, fils du ramier,
Prends ton essor dès avant l'aube.

Tiens-toi debout sur sa fenêtre,
Dis-lui, « Saâdi aux yeux de soie noire
De toi nous point la nostalgie! »

CHANTS DU TRAVAIL

I

A toi la force et la santé,
Gauleur d'olives,
Fils de panthère,
O bras de lion!

Tombe la pluie,
Tombe sur les ronces,
Gauleur d'olives,
O saveur de café!

Tombe la pluie
Sur les jujubiers,
Gauleur d'olives,
O œil de faucon!

O ramasseurs d'olives,
Entendez ce qu'ils disent :
« Laissez donc passer
La fille aux pieds jaunes! »

A genoux je cueille,
Et la peau m'en tombe,
Va dire à Grosses-dents
D'apprêter mon dîner.

Venez tous, venez voir
Mon horreur de femme,
Quand elle est devant moi,
Mon cœur se soulève!

O ramasseurs d'olives,
Le seigneur vous aide!
Encore un effort,
Jusqu'à la colline!

O ramasseurs d'olives,
Dieu vous donne la paix!
Un coup de collier,
L'ouvrage est fini!

2

PETIT oiseau, ton père est mort,
Et ta mère s'est remariée
A Tifilkouth.
Petit oiseau, ton père est mort,
Nul ne te donnera plus la becquée!

Petit oiseau, elle a filé!

Petit oiseau, fils du faucon,
Ta mère prendra mari nouveau,
Petit oiseau, fils du faucon,
Ta mère a pris mari nouveau!
Arrose-la de pétrole
Et flambe-la d'une allumette!

Petit oiseau, elle a filé!

CHANTS A DANSER

INVITATION A LA JOIE

I

O toi, de qui j'ai multiplié la joie,
Viens et réjouis-toi avec moi,
Rends-moi la joie que je t'ai donnée!

Depuis longtemps, depuis si longtemps
Nous étions dans le champ de l'ombre !

Mais voici que l'astre vient de naître,
Déjà se répand sa lumière,
La lumière de la pleine lune!

2

ELLE est tombée dans la danse.
Nul de nous ne sait son nom.
Une amulette d'argent
Se balance entre ses seins.

Elle s'est jetée dans la danse.
Anneaux tintant à ses chevilles,
Avec des bracelets d'argent.

J'ai vendu pour elle
Un verger de pommiers.

Elle est tombée dans la danse.
Sa chevelure s'est échappée.

J'ai vendu pour elle
Mon champ d'oliviers.

Elle s'est jetée dans la danse,
Son collier de perles scintillait.

Pour elle j'ai vendu
Mon verger de figuiers.

Elle s'est jetée dans la danse,
Un sourire la fleurissait.

J'ai vendu pour elle
Tous mes orangers.

3

BEL enfant, beau jeune homme!
Je t'achèterai chéchia neuve.
Où vas-tu, où vas-tu?
— Chez la belle amie des plaisirs! —

— Tu prendras sa main dans ta main,
Et sa ceinture, arrache-la,
Dieu seul est maître de l'avenir! —

« Il m'a dit, il m'a dit,
Il m'a dit, le garçon à l'œil noir,

Il m'a dit, il m'a dit,
Tu auras tout en abondance.

Je suis entrée dans sa maison,
Je n'ai trouvé qu'un nid d'oiseau.

Il m'a dit, il m'a dit,
Il m'a dit sans rougir de honte,

Il m'a dit, il m'a dit,
Tous tes désirs seront comblés.

Je suis entrée dans sa maison,
Ce n'était qu'un trou de souris.

Il m'a dit, il m'a dit,
Il m'a dit, la tête d'étourneau,

Il m'a dit, il m'a dit,
Mes greniers sont pleins jusqu'au faîte.

Je suis entrée dans sa maison,
J'ai vu que tout était mensonge. »

4

Pour l'amoureux de fantaisie,
Qu'il choisisse une adolescente!
Celui qui cherche l'allégresse,
Prenne pour femme une adolescente!

Celui qui veut faire des jaloux,
Qu'il prenne fille aux yeux immenses!
Celui qui ne craint pas les jaloux
Prenne une fille aux yeux de flamme!

Qui veut être envié de tous,
Qu'il prenne fille à miroir d'argent.
Qui recherche la gloire du monde,
Prenne une fille à miroir d'argent.

« Gracieuse, la fille du Président
Est une fille selon mes désirs.
Gracieuse, la fille du Président,
Est une fille selon mon plaisir! »

5

Si la dot n'avait été si lourde,
Nul ne me l'aurait enlevée,
Dah'bhia, mon jeune palmier.

Son mari ne voit pas sa beauté,
Et elle pourrait être sa fille.
Mon cœur, efforce-toi à la patience!

A DANSER

Si l'aîné de mes frères, Ali,
Ne régnait en maître sur moi,
La fille que j'aime serait ma femme.

Lorsqu'ils ont exigé tant d'argent,
Bien que j'eusse la bourse plate,
J'aurais vendu toutes mes terres.

Je vois le jour qu'il l'a emmenée,
Et dans mon cœur la douleur gronde,
O mes frères, qui me consolera?

6

AÏROUS

Aïrous, assis au milieu de la salle, complètement enveloppé dans son burnous, le capuchon sur la tête.
Autour de lui les assistants forment le chœur.

I

Le chœur chante d'une voix douce, lente et ironique :

O Aïrous au noble burnous,
Lève-toi pour t'habiller.

Aïrous, d'une voix mourante :

Je ne peux pas,
Je ne peux pas,
Je ne peux pas.

Le chœur :

O Aïrous au noble burnous,
Lève-toi pour faire ta toilette.

Aïrous :

Je ne peux pas,
Je ne peux pas,
Je ne peux pas.

Le chœur :

O Aïrous au noble burnous,
Lève-toi pour aller déjeuner.

Aïrous :

Je ne peux pas,
Je ne peux pas,
Je ne peux pas.

Le chœur :

O Aïrous au noble burnous,
Lève-toi pour casser du bois.

Aïrous :

Je ne peux pas,
Je ne peux pas,
Je ne peux pas.

Le chœur :

O Aïrous au noble burnous,
Lève-toi et partage notre joie.

Aïrous :

Je ne peux pas,
Je ne peux pas,
Je ne peux pas.

2

Le chœur :

O Aïrous au noble burnous,
Lève-toi pour aller au bois.

Aïrous : sur la même mélodie que le chœur, en accentuant un peu l'ironie.

Des bandits sont cachés dans ce bois.

Le chœur :

O Aïrous au noble burnous,
Lève-toi pour puiser de l'eau.

Aïrous :

La source est souillée de fange.

Le chœur :

O Aïrous au noble burnous,
Lève-toi, c'est jour de marché.

Aïrous :

Les marchands sont tous des voleurs.

Le chœur :

O Aïrous au noble burnous,
Lève-toi pour aller faucher.

Aïrous :

La pluie tombe à flots sur le pré.

3

Le chœur :

O Aïrous au noble burnous,
Lève-toi, pour te marier.

Aïrous : bondit, chante et danse sur un rythme qui devient progressivement endiablé, tandis que le chœur scande la mesure en battant des mains :

Je peux,
Je peux,
Je peux...

7

MA mère, ô ma mère,
Ah! que j'ai mal au ventre!

J'ai bu du café
Et je l'ai sur le cœur.

O tante Mal'ha!

Ma mère, ô ma mère,
Me voici brisée
Comme un fuseau.

D'un vieux je suis femme,
Non d'un jouvenceau.

O tante Mal'ha...

Je t'ai dit et redit
Ne l'épouse pas.

Il est fils de veuve,
Il ne travaille pas.

O tante Mal'ha...

Taille de roseau,
Toi-même tu t'es brisée.

Un vieillard très vieux
A fait de ton bras
Un oreiller.

O tante Mal'ha...

Je te dis et redis
Nous sommes accordés.

Toi, tu es la perdrix,
Moi, je suis le perdreau.

O tante Mal'ha!

8

LA VIEILLE COQUETTE

O Mali, Mali,
Dis-moi donc, que fait la vieille?

O Mali, Mali,
Elle compte les étoiles du ciel.

O Mali, Mali,
Quels habits porte donc la vieille?

O Mali, Mali,
De fine toile aux fils dorés.

O Mali, Mali,
Quels anneaux sonnent à ses
chevilles?

O Mali, Mali,
Des anneaux ciselés de Guelâa.

O Mali, Mali,
Quelle ceinture orne sa taille?

O Mali, Mali,
Ceinture dorée de Tunis.

O Mali, Mali,
Qu'est-ce qui brille au cou de la vieille?

O Mali, Mali,
Un collier de perles de Paris.

O Mali, Mali,
Quel foulard porte donc la vieille?

O Mali, Mali,
De soie d'or brochée d'argent.

O Mali, Mali,
Quelle écharpe met-elle par-dessus?

O Mali, Mali,
Une écharpe en soie de Tunis.

O Mali, Mali,
Quelles broches brillent sur sa poitrine?

O Mali, Mali,
Broches d'argent d'Ighil-Ali.

O Mali, Mali,
Si tu me disais ce que mange la vieille?

O Mali, Mali,
Beurre et miel sont sa nourriture.

O Mali, Mali,
Eh! la vieille, voudrais-tu d'un vieux
pour mari?

O Mali, Mali,
« Loin de moi cette calamité.
Moi, je veux un adolescent,
Et encore, si tel est mon plaisir! »

9

NENNI, nenni, du laurier-rose
Les baies amères ne goûterai.
Nenni, nenni, car mon cœur
Languirait de désir!

Jeunes filles, si vous m'en croyez,
Il vaut mieux seule demeurer
Que d'épouser triste mari.

Nenni, nenni, du piment rouge
Le fruit brûlant ne mangerai.
Nenni, nenni, car mon cœur
Serait submergé de désir!

Jeunes filles, si vous m'en croyez,
Il vaut mieux fille demeurer
Que d'épouser triste mari.

Nenni, nenni, du genévrier
La baie âcre ne mangerai.
Nenni, nenni, car mon cœur
Serait consumé de désir!

Jeunes filles, si vous m'en croyez,
Il vaut mieux toute seule dormir
Que d'épouser un triste mari.

10

A mon père jamais,
Non jamais ne pardonnerai!

A la saison des blés mûrs
Mon père m'a mariée.
Il ne m'a pas laissée grandir.
J'aurais pris un adolescent,
Parmi les plus beaux du pays,
Portant chéchias de Tunis
Ornées de longs glands de soie noire.
Il m'a livrée à un chat roussi,
Empereur au pays des rats.

Ah! mon père,
Mon seigneur, je t'entends bien,
Ton présent je te le renvoie!

A mon père jamais,
Non jamais ne pardonnerai!

Il m'a livrée à mon insu.
Le jour où l'on remit la dot
J'épiais dans le vestibule.
Ah! par vos têtes je le jure,
Toi mon père et vous mes frères,
Sa maison n'enrichirai!

Ah! mon père,
Oui, seigneur je t'entends bien,
Ton présent je te le renvoie!

Venez tous, voyez la merveille!
Mon oncle a déniché la perle.
Par pièces entières il a gâché
Tulles brodés et cachemire,
Pour une bourrique de printemps.
Ah! c'est d'elle qu'il est bon,
Qu'il est bon de rire à plaisir!

Ah! mon père,
Oui seigneur, je t'entends bien,
Ton présent, je te le renvoie!

II

Ma chère, connais-tu la nouvelle?
Par Sidi Aïch,
Par Sidi Aïch,
Ton mari marchande une femme
Qui lui donnera un garçon,
Qui un garçon lui donnera.

Celle qui vient sera la maîtresse,
Et toi tu seras sa servante,
Et toi servante tu seras.

Et débrouille-toi!

Ma chère, connais-tu la nouvelle?
Par les monts du Guergour,
Par les monts du Guergour,
Ton mari marchande une femme,
Une belle à longue chevelure,
Une belle à longue chevelure,

Sa belle il la voilera,
Toi tu ramasseras les olives,
Les olives tu ramasseras.

Et débrouille-toi!

Ma chère, connais-tu la nouvelle?
Par les Aïth Arzine,
Par les Aïth Arzine,
Ton mari marchande une femme,
Une femme à bijoux d'argent,
Une femme à bijoux d'argent.

Et la belle, il la voilera,
Toi tu prendras la pioche,
Toi, la pioche tu prendras.

Et débrouille-toi!

Ma chère, connais-tu la nouvelle?
Par les monts Ibehlal,
Par les monts Ibehlal,
Ton mari marchande une femme,
Une femme de mille réaux,
Une femme de mille réaux.

La nouvelle, il la voilera,
Toi, tu soigneras l'âne,
Toi, l'âne tu soigneras.

Et débrouille-toi!

à ma sœur.

12

SVELTE palmier haut dans le ciel,
Elle s'élevait parmi ses frères.

Hélas! Hélas! la jeune fille
Laisse le vide dans la maison.

Avec elle a fui la lumière.
La male étoile nous est restée...

A khali, khali Amar.

Une perdrix s'en allait trottinant
Dans la montagne d'Akhfadou.

Or, un chasseur la poursuivait,
Pensant, le pauvre, l'égorger.

Il épaule, il vise ; elle a fui.
La face contre la terre il se mit à pleurer.

A khali, khali Amar.

Un olivier dresse ses branches
Si haut qu'elles approchent du ciel.

Il est tout couvert de fruits blancs,
De fruits aussi blancs que le lait.

Les filles dansent à son ombre,
Fatima les passe en beauté.

A khali, khali Amar.

L'olivier dessous la mosquée,
A profusion verse de l'ombre.

Le jeune homme brun s'y repose,
C'est là sa place accoutumée.

Il est fou d'amour, je suis folle :
O Tolba, vite un talisman!

A khali, khali Amar.

CHANTS DE MÉDITATION

I

MON cœur est toujours malade,
Malade à cause des hommes de mal.

Ils se glorifient des œuvres des autres ;
De cuivre vil ils fondent des bijoux
d'argent ;

Ils ne plantent pas, ils déracinent :
Tes yeux ont découvert la voie de
Connaissance.

2

PENCHÉ sur une tombe nouvelle
Je demeure en contemplation.
Ils m'avaient dit : « Aldja est morte! »

Aldja était fille de noble race!
Je n'ai pas retrouvé mon chemin,
Tant mes yeux versaient de larmes.

O terre, garde-la, sois-lui douce;
Elle fut pour moi la bonté même,
Anges, accueillez-la dans votre joie!

3

MON pauvre cœur, tu es misérable!
De moi-même je suis la victime :
Sur deux voies j'ai glissé vers le mal.

J'ai livré mes biens au pillage
Et ma famille à l'abandon,
Pour l'amour des cartes et des femmes.

J'ai voulu connaître mon visage ;
Je me suis pris d'horreur pour moi-même :
De cheveux blancs j'ai le chef tout
couvert.

4

MALÉDICTION sur tes parents, ô misère!
A cause de toi la joie est morte.
Dans mon cœur se sont enfoncées
Les racines de l'inquiétude.

Je la supplie en vain de me laisser en paix :
Les soucis font la nuit dans mon âme ;
Ils m'emportent à la dérive.

O Seigneur, toi par qui nous nous redressons,
Toi que nous implorons chaque jour,
Tu t'es caché de nous trop longtemps.

Aie pitié, ô maître des cieux,
Toi, Créateur des eaux courantes,
Relève ceux qui tombent à terre.

5

La panthère a rugi son appel
A la saison des amours.
Les bêtes sauvages, autour d'elle, font
cercle.
Elle a dit : « J'appartiendrai au plus
hardi! »

Du crépuscule à la nuit noire
La neige tombe en lourds flocons,
Cassant les rameaux et les branches.

Uniformément la terre en est couverte,
Des hauts-plateaux aux monts de
Boukhalfa.

Nul n'épouse la sœur d'élection,
Mais la femme choisie par sa chance.
Qu'il soit satisfait de sa part!

O mon cœur, chaque jour je t'implore.
Tu as fait tant de mal jusqu'ici!
Nous prierons Dieu qu'il nous pardonne.

Si le menuisier prend mal ses mesures,
Si du ciseau le tranchant est trop vif,
Il est déshonoré par son œuvre.

Le jardin sans garde est en friche,
Sa clôture a été emportée...
Que son maître, mon Dieu, s'en
souvienne!

CHANTS DES PÈLERINS

à Gabriel Audisio.

I

Fuis l'inquiétude, ô mon cœur ;
Tu ne fais de mal qu'à toi-même.

Il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah.

Disent les gens ce qui leur plaît.
Abandonne au Seigneur ton destin.

Il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah.

Au gré de son désir qu'il t'emporte,
Pour ton salut ou pour ton dam.

Il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah.

2

O cœur fou, tu sonnes le vide!
Loue le Seigneur s'il n'est trop tard.

Il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah.

Rejoins l'antique tradition ;
Défie-toi des chemins nouveaux.

Il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah.

Le monde visible est un leurre :
La mort est debout sur ton seuil!

Il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah.

3

Ne dors plus, ô khouan, lève-toi.
Dans la nuit voici poindre l'aube.

Il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah.

Très longtemps nous suivrons la rivière ;
Et quand viendra la lassitude,
Nous nous reposerons sur la rive.

Il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah.

Auprès de cheikh ou Belqacem
Cherche la Grâce si tu as la Foi.

Il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah.

4

LEVEZ-VOUS, ô khouan, et partons
Malgré la neige qui tombe.

Il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah.

En pèlerinage vers le cheikh Mohand
Aux yeux pareils aux yeux noirs du faucon.

Il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah.

Celui qui se prosterne dans son ombre,
Des pires épreuves sort triomphant.

Il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah.

5

JE le jure par la Grâce de Dieu,
— A moins que la mort ne m'ait pris —

Il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah.

Je marcherai parmi les sables,
J'entrerai dans la mer aux poissons.

Il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah.

Au pèlerinage de l'Hachimi,
J'apparaîtrai sur le seuil du Prophète!

Il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah.

6

POUR celui qui désire greffer son âme,
Il est un lieu saint chez les Illoulen.

Il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah.

La maison de cheikh Aheddadh
De cheikh Ouedhris est toute proche.

Il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah.

Mais pour qui veut naître à la vraie foi,
Cheikh ou Belqacem seul peut la donner.

Il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah.

à Armand Guibert.

7

La prière de l'aube est pénible,
Mais ô mon cœur ne l'oublie pas.

Il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah.

Les amis de Dieu déjà sont levés,
Le corps pur de toute souillure.

Il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah.

Et toi, dont l'étoile est voilée,
Qui s'est chargé de ta prière?

Il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah.

8

Le cheikh Mohand ou el Houssine,
Pur comme un anneau de Guelâa,

Allant prier près d'une source,
De pièces d'argent la trouva pleine.

« O source, donne-moi de l'eau,
Car ce monde n'est qu'une apparence! »

à Marcel Reggui.

9

Voici le jour où ils creusent ma tombe;
A coups de pioche ils taillent les parois.

Ils préparent deux coussins en pisé,
Un pour les pieds, un pour la tête.

O mon corps bien-aimé, ils vont te
descendre,
Pose ta tête sur la terre où te prendra
la pourriture!

TABLE

INTRODUCTION ..... page 9
Les poètes ..... » 15
Esprit d'enfance et poésie .. » 29
Les œuvres ..... » 37
La voix qui chante ..... » 47
Conclusion ..... » 55
CHANTS DE L'EXIL ..... » 61
CHANTS D'AMOUR ..... » 81
CHANTS SATIRIQUES ..... » 103
CHANTS DU BERCEAU ..... » 117
CHANTS DU TRAVAIL ..... » 131
CHANTS A DANSER ..... » 137
CHANTS DE MÉDITATION ..... » 169
CHANTS DES PÈLERINS ..... » 177

Dépôt légal 4e trimestre 1946
Éditeur n° 58. Imprimeur n° A 201.

CES CHANTS BERBÈRES DE KABYLIE SAUVÉS DE L'OUBLI PAR MARGUERITE FADHMA AÏTH MANSOUR ET MIS EN FRANÇAIS PAR SON FILS JEAN EL-MOUHOUV AMROUCHE ONT ÉTÉ ACHEVÉS D'IMPRIMER EN DÉCEMBRE 1946 SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE CURIAL-ARCHEREAU POUR FIGURER DANS LA COLLECTION POÉSIE ET THÉATRE PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION D'ALBERT CAMUS AUX ÉDITIONS CHARLOT

DANS LA COLLECTION
"POÉSIE ET THÉATRE"
dirigée par Albert CAMUS

BLANCHE BALAIN
Temps lointain

333 Coplas Populaires
suivies de " 33 Coplas Sentencieuses
du Folklore Andalou "

GEORGES GARAMPON
Les Uns et les Autres
suivis de " Les peines perdues "

ERIC DE HAULLEVILLE
L'anneau des années

WILLIAM SHAKESPEARE
Sonnets
traduits par Giraud d'Uccle

LOPE DE VEGA
Le Cavalier d'Olmedo